

### 3 petites notes de musique...

*" La grille était restée entrouverte.*

*Rouillée, tombant presque en poussière.*

*Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire.*

*J'avais douze ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ;*

*Mais malgré ma peur, -que je cachais du mieux que je pouvais-, je n'aurais laissé ma place à personne !*

*C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement.*

*Devant moi s'amorçait une longue avenue, et je distinguais dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement..."*

... Mon cœur battait aussi fort et aussi rapidement que ce jour d'avril où ses lèvres avaient effleuré les miennes. Ce jour là le sentiment que j'éprouvais dépassa tout ce qui, du haut de mes quatorze ans, avait pu jusque là envahir mon corps, mon esprit. Les peurs et les joies, les espoirs et les déceptions, tout semblait réuni en un tourbillon qui, tel celui qui vidange une baignoire et emporte dans un trou noir et sans fin l'eau souillée, entraîna loin de moi, au-delà de toute réalité, mes pensées et mes sentiments les plus profonds, les plus intimes.

Mes pieds semblaient enracinés dans cette terre que l'amoncellement de feuilles mortes et décomposées durant toutes ces années avait rendu meuble, souple et soyeuse comme ce tapis de laine naturelle qui, dans sa chambre, nous caressait la plante des pieds.

Je ne me souviens plus le temps passé ainsi, mais mon pied droit arriva enfin à se détacher et, machinalement, comme mu par une force invisible, le gauche suivit. Alors que, inerte, je pensais ne plus pouvoir bouger, que les battements de mon cœur empêchaient tout mouvement tant ils cognaient fort, mon corps, sans me prévenir, s'ébranla. Attiré par cette allée brumeuse, comme un mime décomposant ses gestes, il avançait, léger. Mon regard, figé, ne discernait au loin qu'une ombre chinoise. Vidé de toute réflexion, mon cerveau reconstitua mentalement ce qu'était ce manoir cinquante ans plus tôt. Comme dans un rêve, je le revis tel qu'il m'apparaissait lorsque je me rendais chez Minna.

Bien que toujours pressé de la retrouver, mon allure ne s'accélérait pas. Je voulais profiter pleinement de ce moment de bonheur et d'harmonie avec la nature que je retrouvais un jeudi sur deux depuis plusieurs mois. Depuis ce jour où j'avais défendu cette fille un peu rondelette, de petite taille, au regard doux que j'avais croisée plusieurs fois sans jamais oser l'aborder. Mes camarades et moi savions qu'elle habitait la plus grande propriété du Pays Bigouden, et même, à en croire certains, de Bretagne. Ce manoir immense, où toutes les légendes de korrigans, de fées, de Trolls, de loups ou de fantômes prenaient leur source. Alors qu'à douze ans nous jouions tous ensemble dans les cours de récréation, dans les rues ou sur les plages, Minna, elle, paraissait toujours seule, éloignée de notre monde enfantin et joyeux. Nous ne la voyions que les jours d'école, au collège.

Ceux qui l'avaient connue à l'école primaire de Plobannalec la décrivait comme une sauvageonne, et la soupçonnaient même d'être liée à tous les esprits malfaisants qui hantaient son manoir.

Au début de l'année, comme tous mes copains, je ne songeais qu'à l'éviter, de peur qu'elle ne me lance un maléfice ou, pire, qu'elle crée à mon effigie une statuette afin de me torturer, à l'instar de ces poupées vaudous aperçues un jour dans un magazine.

Puis, petit à petit, j'appris à la connaître. Sa manière de parler, ses notes, sa façon de se comporter en classe, tout m'incitait à croire qu'elle était d'une intelligence bien supérieure à la normale. Mes parents, à qui je confiais régulièrement mes doutes à son sujet, tentaient par tous les moyens de m'ôter les mauvaises pensées que j'avais à l'égard de cette jeune fille. Pensées que moi-même, loin de mes camarades, essayais depuis le début de rejeter.

Je m'épris de passion pour elle, et me révoltais de plus en plus lorsque mes copains critiquaient sa famille, son travail en classe ou, pire encore, ses formes qui, bien que rondelettes, rappelaient à l'adolescent timide que j'étais les femmes de ces tableaux représentant des nues que je ne pouvais m'empêcher d'admirer dans certains livres de la bibliothèque. Je ne comprenais d'ailleurs pas comment on pouvait trouver belles ces femmes maigrelettes, sans cuisse ni mollet, ressemblant plus à Oscar, le squelette de la classe de science, qu'à une jolie fille. Sa longue chevelure rousse, qui lui aurait certainement valu le bûcher sous l'inquisition, m'attirait comme un aimant. Je saisissais dans cette couleur indéfinissable le coucher de soleil qui illuminait parfois le soir les nuages, au large de la plage du Goudoul, à Lesconil.

Mais les vacances de la toussaint arrivèrent. Par leur longueur, mais surtout par mon éloignement de Minna, ce fut les pires vacances que je vécus.

Dès le premier jour de la rentrée, elle fut l'objet de remarques vipérines de la part mes copains, ce qui me toucha profondément. Je ne pus m'empêcher de me mettre en colère et de la défendre. Le plus virulent était Quentin, mon meilleur ami. Nous en arrivâmes aux mains. Mais, d'une corpulence bien supérieure à la mienne, il eut tôt fait de me mettre à terre devant les yeux ébahis de la classe et de Minna qui avait de loin assisté à la scène. Une fois la foule dispersée et les deux combattants séparés par les professeurs, elle s'approcha de moi. Rouge jusqu'au bout des oreilles, sale, égratigné, la honte que je ressentais n'avait d'égale que la joie de voir venir vers moi celle que je considérais à présent comme une princesse à défendre. Elle me remercia d'une voix douce qui coula de sa bouche telle une cascade, et me demanda si je voulais que l'on devienne amis. Je sentis à ce moment là le rouge de mon visage virer à l'écarlate, les battements de mon cœur résonner dans la cour, la sueur perler sur mon front et mes mains. Aucun mot ne sortit de ma bouche. La sonnerie retentit et nous dûmes retourner en classe.

Le soir elle disparu comme à son habitude sans que j'ai pu la voir.

Après une nuit passée à tenter de sauver ma princesse avant que le roi Quentin ne terrasse le preux chevalier que j'étais, j'arrivais au collège bien avant l'heure, dans l'espoir de voir ma nouvelle amie avant d'entrer en classe. Et bien m'en prit, car la même idée avait envahi Minna. Comme dans mon rêve, je la vis se diriger vers moi sans hésitation.

- J'ai raconté ton aventure à mes parents, haleta-t-elle, et ils voudraient que tu viennes chez moi jeudi, si les tiens sont d'accord, bien entendu.

Tout essoufflée qu'elle était (timidité ou fatigue d'avoir couru ?), sa phrase coula d'un trait comme le filet d'eau d'un robinet. Je ne savais que répondre, mais elle poursuivait :

- Mon père m'a dit que le Birinik part de Pont l'Abbé à 12h15. Tu arrives à la gare à 12h32 où je t'attendrai. Ensuite tu viens manger chez moi. Nous pourrons passer l'après-midi ensemble et tu retourneras chez toi le soir avec le Birinik de 6h05<sup>1</sup>.

Le programme établi par ses soins avec l'aide de son père ne semblait attendre aucune objection. Je ne savais que dire, mais je bafouillais un timide :

- Mais je n'ai jamais pris le train tout seul !

- Hé bien ! Il y a un début à tout, gloussa-t-elle. Parles-en ce soir à tes parents et tu me donnes la réponse demain, continua-t-elle en partant vers la classe.

Il est inutile de vous raconter la journée infernale que je passais. A part les glapissements et les vagissements sonores des goélands qui passaient et repassaient autour du collège, rien ne put

---

<sup>1</sup> Le train Birinik n'a plus transporté de voyageurs à partir de 1947, mais pour les besoins de la fiction nous lui avons attribué cette fonction. Nous espérons que les puristes ferroviathes nous pardonneront.

attirer mon attention, et surtout pas les maths, français ou autre leçons de choses pour lesquelles, en général, j'étais très concentré. Je ressassais les mots de Minna, réfléchissais à la meilleure manière d'aborder le sujet chez moi, imaginais mon voyage en train, mon après-midi au manoir. Cette journée fut démoniaque. Le soir venu, mes parents furent enchantés de cette invitation qui m'éloignait un peu de mes habituelles fréquentations qu'ils n'appréciaient pas toujours, en particulier de Quentin qui passait à leurs yeux pour un petit vaurien.

La journée du mercredi fut sans fin. Dès le matin Minna me demanda la réponse et sembla véritablement heureuse qu'elle soit positive, mais elle disparut comme par enchantement et ne me parla plus de la journée.

Le jeudi, je fus réveillé très tôt par l'odeur alléchante du gâteau qu'avait cuisiné maman. Tout paraissait merveilleux. Un superbe soleil d'automne resplendissait dans le ciel. Maman m'accompagna jusqu'à la Petite Gare. Là une foule imposante emplissait le parvis. Des dizaines, ou plutôt des centaines de personnes se côtoyaient, se bousculaient, s'interpellaient de loin. Un joyeux brouhaha envahissait l'air. Des animaux de toutes sortes rappelaient que nous étions jour de marché. J'avais déjà pris le train Birinik pour aller à la mer, mais jamais un jeudi. C'était impressionnant. Après avoir acheté le billet qu'elle me donna, maman repartit aussitôt sans attendre le démarrage du tortillard. Jouant des coudes, je me faufilais sur le quai et atteignis difficilement le premier wagon qui était bondé. Au prix d'efforts considérables, j'arrivais à rejoindre le troisième wagon où, enfin, je pus accéder aux marches et entrer à l'intérieur. Cinq minutes après le convoi s'ébranlait. Soufflant, hoquetant, haletant dans la montée, il avançait péniblement. Je pensais qu'à pieds j'aurais peut-être été plus vite. Mais une fois passée la rampe, l'accélération se fit sentir. Nous frôlions les 20 kilomètres par heure ! Malgré le bruit, les odeurs, le manque de confort de ma position, debout, écrasée entre une vieille dame tenant un gros sac empli de marchandises de toutes sortes et un monsieur plus jeune, mais énorme et fumant un gros cigare, le voyage se déroula sans problème. La gare de Plobannalec m'apparut plus belle que jamais. J'étais fier d'avoir effectué mon premier voyage seul, comme un grand. Dès que le train stoppa et que je pus atteindre la porte du wagon, je sautais sur le quai, pressé de voir Minna.

Aussitôt mes jambes stabilisées, je scrutais au loin la foule afin de distinguer la longue chevelure rougeoyante de Minna. Deux mains sur mes épaules me tirèrent en arrière. Surpris, je me retournais. Minna, souriante, se tenait droite devant moi. Son visage radieux me renvoyait les rayons de soleil qui l'inondaient ; sa robe, légère malgré la température assez basse, reflétait également toute sa joie et le bonheur qu'elle avait d'être là ; mais le plus merveilleux était sa chevelure. Je ne l'avais jamais vue ainsi. On eut cru que toutes les nuances de rouge se

succédaient dans sa toison, que chaque cheveu en possédait une et que chaque mouvement les interchangeait. C'était comme un feu d'artifice d'une seule teinte, mais composé de milliards de nuances.

- Nous devons y aller, me dit-elle, me sortant de ma léthargie. Papa et maman nous attendent.

Je la suivis difficilement. D'un pas rapide, elle tourna la première rue, puis se faufila entre deux buissons, faisant fi des ronces qui tentaient de la retenir en s'accrochant à sa robe, la soulevant par moment et lui inculquant des mouvements d'ondulation qui faisaient penser à la scène où Marilyn Monroe passe sur une grille de métro<sup>2</sup>. Après cinq minutes de marche presque forcée que Minna avait parcouru sans effort mais qui pour moi furent éreintantes, nous arrivâmes devant une immense grille de fer forgée peinte en vert. Entourée de deux poteaux de pierres surmontés chacun d'une énorme boule qui culminait au moins à quatre mètres de haut, elle présentait des volutes dignes de celles du château de Versailles, terminées par d'éblouissantes dorures.

Nous pénétrâmes rapidement à l'intérieur du domaine. Je restais stupéfait. La splendide allée bordée de marronniers laissait apparaître au loin une immense bâtisse. Celle-ci, de l'entrée, cachait tous les détails qui faisaient son charme et que je découvrirai bientôt. De l'endroit où nous nous trouvions, seules deux hautes tours et l'escalier monumental grim pant de chaque côté d'une terrasse apparaissaient à mes yeux. Mais je ne les devinais qu'au travers d'un kaléidoscope de feuilles. Minna marchait maintenant d'un pas plus lent, comme pour profiter ou me faire profiter du spectacle qui s'offrait à nous. Les chants des oiseaux, leurs vols, les sauts des écureuils traversant d'un bond, tout ce qui accompagnait notre cheminement rendirent court ce qui aurait pu être une longue marche éreintante et pénible. Alors que l'on s'approchait du manoir, que celui-ci devenait de plus en plus imposant, que de merveilleux détails commençaient à apparaître à mes yeux émerveillés, je trébuchais.

Tout en fermant les yeux, je préparais ma chute en avant. Mais je réussis à me stabiliser et relevais la tête.

Écarquillant des yeux hébétés, je fus sidéré. Ce qui une seconde plus tôt m'apparaissait comme une magnifique demeure dans un superbe parc était redevenue cette ruine que j'avais aperçue quelques instants plus tôt.

Je ne savais plus si je rêvais maintenant ou si j'avais rêvé une seconde plus tôt. Je songeais au philosophe Zhuangzi qui, s'étant endormi dans un jardin fleuri, rêva qu'il devenait un papillon. Ce dernier, après avoir volé jusqu'à épuisement, s'endormit à son tour et rêva qu'il

---

<sup>2</sup> Ici aussi, je demande aux fans de Marilyn Monroe une indulgence quant aux dates (film de 1955, alors que l'action se déroule en 1952)

devenait Zhuangzi. Mais Zhuangzi se réveilla. Il ne savait plus s'il était, maintenant, le véritable Zhuangzi ou bien le Zhuangzi du rêve du papillon<sup>3</sup>.

Devant moi s'amoncelaient des objets de toutes sortes, dans un état de dégradation qui attestait qu'ils gisaient là, dehors, aux intempéries, depuis plusieurs années. Pêle-mêle se chevauchaient des chaises rouillées, des caisses emplies de morceaux de porcelaine qui avaient dû être de magnifiques assiettes, des branches sèches, une statuette noire certainement acquise lors d'un voyage dans un pays étranger, une volière ronde à moitié écrasée, une boîte à couture ouverte qui laissait apparaître de nombreuses bobines et des aiguilles de toutes sortes, un tas de cravates, des pots de peintures... Certains de ces objets semblaient très anciens, d'autres très modernes, comme cet écran d'ordinateur et cette télévision, ce qui m'entraîna encore plus dans le tourbillon de doutes sur la réalité de l'instant présent. Rêvais-je, rêvais-je que je rêvais ? Je ne savais plus. Je scrutais ces bouteilles poussiéreuses, ces chiffons de soie, ces pinceaux secs, ce long fil électrique rouge emmêlé autour d'une trottinette, qui avait dû être rouge elle aussi, mais dont la rouille ne laissait plus entrevoir que de rares écailles de cette ancienne peinture, ce sac de ciment délavé que je devinais, sans le toucher, dur comme de l'airain. Soudain, au milieu de cet amoncellement, entre deux pieds de tables entièrement percés de minuscules trous et des branches feuillues, mon regard fut attiré par une forme marron perchée sur un bout de bois. Je tendais le cou par dessus les branches en plissant les yeux afin de mieux discerner ce que c'était et un sentiment indéfinissable m'envahit.

Olaf, l'ourson en peluche que je reçu en cadeau dès l'âge de six mois, l'ourson en peluche auquel je tenais comme à la prunelle de mes yeux, l'ourson en peluche que j'avais offert à Minna pour ses treize ans dans le but de lui prouver mon amour, NOTRE ourson, Olaf, trônait là, au milieu de cette accumulation invraisemblable certainement due à une personne atteinte de syllogomanie<sup>4</sup>. Seul « personnage vivant » de cette scène inerte, il me regardait fixement. Je ne pouvais détacher mon regard du sien, attendant qu'il me parle, comme il le faisait dans mon enfance, lorsque je lui contais des histoires et qu'il me répondait, participant ainsi à la création et à la véracité des contes que j'inventais. Mais au lieu d'ouvrir la bouche, sans me quitter des yeux, il me tendait un minuscule bout de papier. Tout d'abord je ne compris pas, restant hagard devant ce tableau irréel. Puis, petit à petit, le papier se mit à frémir, mû par une force inconnu, aucun filet d'air ne se faisant sentir. De peur qu'il ne tombe, sans espoir pour moi de le retrouver au milieu de ces détritiques entassés, j'entrepris de m'approcher de mon nounours adoré en me

---

<sup>3</sup> Tchouang-tseu ou Zhuangzi, de son vrai nom Zhuang, est un penseur chinois du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

<sup>4</sup> Accumulation compulsive

faufilant parmi tout ce qui en obstruait l'accès. J'atteignis le papier que j'attrapais vivement, non sans avoir caressé mon ami d'enfance.

Sur le papier était inscrit un petit texte qu'au premier abord j'eus du mal à déchiffrer. Au bout d'un instant, j'arrivais à deviner les mots « 3 petites notes de musiques... ».

Je ne compris pas immédiatement la portée de cette phrase, mais en la relisant plusieurs fois je compris qu'elle devait contenir un code ou une énigme. Mais quel code, quelle énigme ? Qui, depuis tant d'années, aurait laissé un message destiné à un improbable promeneur ? Et ce message, qui paraissait récent, écrit sur un papier qui n'avait pas traversé les âges et que les intempéries avaient épargné, comment était-il arrivé dans la main d'Olaf, le nounours qui nous réunissait, Minna et moi, symbole de notre amour passé ? Ces quelques mots ne pouvaient que me concerner, ou concerner mon ancienne idylle. Je revoyais nos rencontres, nos après-midi passées ensemble à marcher, courir, nager, se balancer, jouer du piano... Le piano ! Bien sûr qu'il s'agissait du piano. Minna jouait de cet instrument depuis son plus jeune âge. Assise dans la véranda, elle me charmait de ces airs qu'elle maîtrisait parfaitement au clavier. Pendant que ses doigts effleuraient les touches avec douceur, ou au contraire les frappaient avec force, qu'ils se promenaient de droite à gauche et de gauche à droite, délivrant des sons qui m'entraînaient vers des lieux inconnus, je l'admirais. J'admirais ses cheveux roux découvrant ses oreilles et les recouvrant en fonction de l'intensité de la musique, son cou fin, ses épaules, ses bras, dénudés l'été, ses mains enfin au bout desquelles de fines tentacules remuaient si vite que par moment elles ne formaient plus qu'une vague ondulant apparemment sans but précis, mais dont le résultat pénétrait à l'intérieur de mes oreilles en y laissant une exquise mélodie.

Introduisant délicatement le papier au fond de ma poche, je décidais de me diriger vers l'entrée du manoir et de monter l'escalier gauche. Bizarrement, les marches ne paraissaient pas avoir subi le poids des ans. Elles n'étaient pas non plus encombrées d'objets. Grandes d'environ deux mètres, elles étaient agréables à gravir. En peu de temps j'arrivais devant l'entrée de la véranda, ou plutôt de ce qui en restait. La structure en fer rouillée tenait encore debout, mais seulement deux faces vitrées, dont l'une seulement était entière, subsistaient. La porte, mi-ouverte, paraissait infranchissable tant les toiles d'araignées y étaient denses et en occultaient l'accès. Je la poussais tout de même, non sans avoir, à l'aide d'un bâton, ôté l'épais rideau de soie tissé par les divers et nombreux arachnides.

Quand je pénétrais, à pas de velours, à l'intérieur de la véranda, le piano m'apparut, encombré lui aussi d'objets divers recouverts d'une épaisse poussière. Des ustensiles de cuisines éparpillés empêchaient l'ouverture du capot. Un chandelier à cinq branches, rouillé, dominait

l'instrument alors qu'un amoncellement de paperasses éparpillées de tous côtés semblait attendre un compositeur éphémère. Je ressortis le fragment de papier du fond de ma poche, le dépliait délicatement et relu le message : « 3 petites notes de musiques... ». Minna m'avait un jour appris un air allemand que l'on jouait souvent à quatre mains. Je ne connaissais que cet air, et pouvait encore me souvenir des notes à jouer pour à nouveau l'entendre. Sans hésiter, je débarrassais d'un revers de main le dessus du couvercle afin de pouvoir l'ouvrir. Les touches apparurent comme neuves. Je ne m'en étonnais pas, tant cette journée me paraissait chimérique et hors du temps. Prenant une profonde inspiration, ma main droite s'avança difficilement vers la première touche, l'index et le majeur pointés en avant, prêts à s'abattre sur les notes. Je sentais monter en moi une angoisse difficile à contenir. Que signifiait ce message ? Cette première énigme en cachait-elle une autre ? Si oui, combien suivraient ? La sueur coulait sur mon front. Sans que ma volonté y soit pour quelque chose, mon majeur appuya délicatement sur le ré dièse, émettant un son si faible que je l'entendis à peine. Aussitôt après l'index fit de même sur le do, puis l'index de la main gauche sur le fa. « Flohwälder », cet air allemand bien connu, que Minna avait appris lors d'un voyage en Allemagne et qu'elle m'avait ensuite enseigné, me revenait comme si je l'avais toujours joué. Je m'arrêtai pour reprendre mon souffle, me préparais mentalement, relevais mes deux mains, et de nouveau laissais mes doigts errer sur les touches, cette fois sûr de moi. Un son clair en sortit et les notes se succédèrent dans une harmonie qui me rappela nos jeux musicaux. Pourtant, après avoir croisé les mains, il me sembla entendre une fausse note. Je m'étais sûrement trompé et me décidai à rejouer entièrement le morceau. Au même endroit, la fausse note retentit. Je réitérais le passage une troisième fois et acquis la certitude que je ne me trompais pas. Le piano était certainement désaccordé après toutes ces années. Mais alors, pourquoi les autres notes sonnaient-elles juste ? Je n'étais pas musicien, mais point n'était besoin de l'être pour se rendre compte de la lourdeur de cette note. Je décidai de monter et descendre la gamme et, cette fois, m'assurai qu'une seule note sonnait faux. De plus elle ne résonnait pas du tout. Le déroulement de cette journée paraissait tellement surnaturel que je mis inconsciemment de côté le fait que ce piano n'aurait pas dû être accordé, que les touches auraient dû être vieilles et cassées, qu'aucun son n'aurait jamais dû en sortir. D'un geste aussi efficace que rapide, je balayais le dessus du piano du même revers de main qu'auparavant le couvercle. Dans un fracas innommable, le chandelier et tout ce qu'il y avait autour se retrouva à terre. J'ouvris immédiatement le dessus pour accéder au mécanisme et laissais mon regard se perdre dans les profondeurs de l'instrument. Le peu de luminosité m'empêchait de voir le bas de la table d'harmonie. Je devinais difficilement les détails de ce formidable imbroglio de bois, feutres, et



ressorts qui avait permis à tant d'artistes de créer de si belles musiques. Mon index se posa sur la touche coupable et, tout en scrutant l'intérieur, j'appuyais fortement. Le bruit qui sortie confirma que quelque chose empêchait la touche de réaliser ce pour quoi elle avait été créée. Faisant des efforts considérables pour percer l'obscurité, je finis par deviner ce qui ressemblait à un bout de fer brillant coincé sur la tête du marteau. J'essayais de le saisir en faufilant ma main dans le cœur du piano, mais ne pus que l'effleurer du bout des doigts. Quel était ce minuscule objet qui empêchait la musique de s'exprimer dans toute sa grandeur, cet importun qui me gâchait le plaisir de retrouver mes souvenirs de jeunesse ? Était-il la clé de l'énigme, ou une nouvelle énigme que j'aurais à décoder à nouveau avant d'en découvrir une autre, puis une autre encore ? J'étais impatient de le sortir de son refuge. Mon regard fouilla la pièce à la recherche d'un quelconque fil ou bâton qui m'aiderait à « pêcher » l'intrus. Je découvris dans un coin de la véranda une espèce de grande pince en fer dont je ne cherchais pas à découvrir l'usage. Après quelques tentatives avortées, je réussie enfin à le saisir et, le plus doucement que je pus afin de ne pas le laisser tomber, je le hissis jusqu'en haut du piano. Lorsqu'il fut à ma portée je le saisis prestement de la main gauche en le serrant fort et, après avoir lâché la pince salvatrice, ouvrit la main pour voir de quoi il s'agissait. Une clé d'environ 10 centimètres, arrondie d'un côté, ne comportant à son extrémité qu'un rectangle tout simple, brillait dans le creux de ma main. Je réfléchissais à la signification de cette clé commune à toutes les portes d'intérieurs standard. Était-ce un hasard, ou une fois de plus un message m'était-il adressé ? Je contemplais cette clé, me posant mille et une questions. Comment était-elle arrivée là ? Pourquoi, alors que tout était abandonné, délabré, rouillé, pourquoi les touches du piano et cette clé paraissaient neufs ? Quel mystère se cachait dans cette maison que l'on disait hantée soixante ans plus tôt, mais que moi je savais sans aucun pouvoir mystique ? Enfin, étais-je vraiment réveillé ? J'étais passé en quelques minutes de la réalité au rêve, puis à nouveau à la réalité, ou était-ce l'inverse, je ne savais plus. J'avais beau me creuser le cerveau, rien ne me rappelait l'usage ou l'évènement lié à cette clé. Toujours est-il qu'elle devait ouvrir une porte.

Me frayant un passage parmi des fauteuils empilés sans dessus dessous, des bouteilles de produits chimiques entassées en vrac, des draps et des couvertures jonchant le sol, je parvins dans une immense pièce que je reconnus pour avoir été le grand salon. Ici aussi régnait un désordre incommensurable. De nombreux cartons déchirés laissaient entrevoir les livres qui avaient certainement été rangés à l'intérieur quelques années plus tôt ; de grands sacs en plastiques ouverts présentaient de vieux tiroirs aux étiquettes jaunies sur lesquelles étaient notés quel en avait été le contenu et qui laissait supposer qu'ils avaient appartenu à un magasin de

quincaillerie ; un chevalet, dont il ne restait plus qu'un pied, s'appuyait sur le chambranle de la cheminée monumentale qui trônait au fond de la pièce. M'approchant de celle-ci, je devinais sur le côté, derrière une large coiffeuse encombrée de sacs, chapeaux, fioles de toutes sortes, cadres ou autres bobines de fil ou flacons de parfum, je devinais une porte. Je me précipitais du pas le plus assuré que je pus vers cette porte et poussais, non sans effort, la coiffeuse qui en obstruait l'accès sans prendre soin du bazar qui régnait dessus, ce qui, dans un brouhaha joyeux, entraîna la chute de nombreuses fioles et flacons. Je parvins enfin à dégager la porte. Elle aussi semblait neuve. Bien que de nature terre à terre, non sujet à la magie ou aux croyances extraordinaires, je commençais sérieusement à me poser des questions. Je ressortie le papier, le posai à côté de la clé, et restai un instant perplexe. Plus aucune pensée ne m'atteignait. Je n'arrivais plus à réfléchir. Pourtant, au bout d'une minute ou d'une heure, je ne sais plus, je rangeais le papier dans ma poche et saisis la clé par son extrémité. Tremblotant légèrement, je l'introduisis dans la serrure et, sans y penser, tournais d'un coup, ce qui produisit un léger « clic ». Je posais du plus délicatement que je pus ma main sur la poignée et abaissais celle-ci. Avant de pousser la porte, je décidais de fermer les yeux.

Tout en poussant lentement le battant, les événements de la journée que je venais de vivre se succédaient dans mon esprit. Tout s'embrouillait. Je ne savais plus dans quel ordre chronologique ils étaient survenus, ni combien de temps s'était écoulé depuis leur début. Je serrais la poignée en sachant que cette porte recelait certainement la clé du mystère de cette journée.

Lorsque la porte fut ouverte et que j'ouvris les yeux, un spectacle tout autant paradisiaque que maléfique m'apparut.

Devant moi, agenouillée sur un parquet de bois clair, Minna consultait un gros livre au milieu d'autres volumes dont l'un, qui faisait apparaître Jésus, brûlait devant une cheminée. Du corps de ma jeune amie je ne voyais que la tête, les bras et les jambes. Le reste était transparent et laissait entrevoir le parquet. A ses côtés, à gauche et lui tournant le dos, Quentin, le corps également transparent, contemplait un paysage de glace qui pénétrait dans la maison jusqu'à ses pieds. Une montgolfière chargée d'un jardin passait au loin. A droite, s'écoulant par deux portes, la mer entraînait et s'étalait jusque devant Minna. Un immense paquebot arrivait au loin et s'engageait par la première porte. Cette scène me rappela le tableau de Dominique Appia<sup>5</sup> et ma tête se mit à tourner. Cette journée commençait vraiment à être longue. Je vis dans un coin un fauteuil dans lequel je m'enfonçais lourdement en fermant les yeux. Je somnais dans un sommeil profond.

---

<sup>5</sup> Entre les trous de la mémoire (1975)

Lorsque je les ouvris -au bout d'une heure, un jour, un an ?- je n'en croyais pas mes yeux.

Devant moi se tenaient Minna et Quentin, main dans la main, souriant, manifestement heureux. Ils étaient magnifiques, resplendissants de beauté et de gaîté. Elle, dans une superbe robe de mariée enrobée de sa longue chevelure rousse, lui, fier dans son remarquable costume blanc.

« Si tu ne te réveilles pas maintenant, se moquèrent-ils en coeur, tu vas louper la cérémonie ! On te rappelle que tu es témoin »

Et ils disparurent aussitôt en riant, pendant que je tentais péniblement de m'extraire du fauteuil.

Bien qu'abasourdi, je fus rassuré. Toute cette aventure n'avait donc été qu'un mauvais rêve.

Tout en me rhabillant, j'aperçus par terre, presque sous le fauteuil, un bout de fer briller. Je le ramassais rapidement. C'était la clé, la même clé que celle de mon rêve !

Inquiet, j'enfonçais fébrilement la main dans ma poche. J'en ressortie un petit bout de papier sur lequel était noté :

« 3 petites notes de musique... »

FIN